

«Il faut que ça vienne du cœur»

Gabriel Aubry Gayón
La Grande Époque

mercredi 7 JUIN 2006

Chez Robert, on peut aimer sa cornemuse irlandaise, son zokra, ses flûtes amérindiennes, sa cithare, son bol tibétain et une panoplie d'autres instruments rares et «natifs» autant que l'on aime être en sa compagnie. Robert Len est ni un ethnomusicologue ni un collectionneur, mais bien un compositeur québécois qui vient de lancer son troisième disque *World Flutes Message* et qui se prépare à livrer ses états d'âme sur scène cet automne.

Connu auparavant sous le nom de Robert Piette, Len n'est pas vraiment flûtiste de profession, mais plutôt trompettiste. Depuis 30 ans, il s'est démarqué en tant que pigiste chez plusieurs grands noms de la musique dont Colin James, Oliver Jones et La Bottine Souriante. Il détient une maîtrise de l'université où il a appris à jouer la trompette.

«J'ai plein de compositions avec beaucoup d'accords sophistiqués. Techniquement, c'est très avancé, mais ça ne touche pas le cœur», explique-t-il, en ajoutant : «Quand tu vieillis, tu oublies ton intuition, ta vraie perception naïve.»

C'est un vent de fatalité qui le pousse vers les flûtes du monde. En 1996, il découvre sa passion pour ces instruments à travers une série de coïncidences providentielles. Lors d'un souper, son ami lui fait écouter une composition contemporaine de cornemuse irlandaise, instrument aussi connu sous le nom de *Uilleann pipe*, sur un disque regroupant plusieurs oeuvres. Cette pièce l'a profondément touché. «C'est comme si j'avais tout retrouvé!», lance-t-il. Pendant un an, il a cherché des fabricants en Amérique du Nord pour trouver ce merveilleux son. En attendant la commande de Boston, il a pratiqué sur des petites flûtes irlandaises à six trous, qui offrent la même disposition que les cornemuses. Ce projet de redécouverte personnelle a abouti à

plusieurs enregistrements où Robert Len interprète tous les instruments.

Dans *World Flutes Message*, les flûtes, empreintes de mysticisme, sont accompagnées de synthétiseurs qui rappellent qu'on est en 2006. Aussi, Len crée «des liens entre les peuples» en unissant des instruments traditionnels de différents endroits, par exemple la flûte irlandaise et la cithare. Par contre, il ne poussera pas trop la note comme le font les groupes de techno qui emploient du *didgeridoo*¹. Len insiste qu'il le fera «toujours d'une manière respectueuse».

Le disque inclut aussi de la guitare sèche, de la voix et des percussions.

On est en droit de se demander pourquoi il ne se contente pas de jouer un seul instrument. La raison est bien simple : «Les albums qui offrent du pareil au même, moi, ça me fait décrocher. J'ai voulu faire quelque chose qui me correspond. Ça m'ouvre à des ambiances qui peuvent être totalement différentes.»

Les magasins de disques ont parfois de la difficulté à classer sa musique qui, par sa fluidité, se glisse entre les fentes de la catégorisation. Il se considère lui-même comme faisant partie du genre «musique du monde».

«L'idée est de prendre des instruments traditionnels, avec leur sonorité et leurs limitations, et les amener ailleurs.» Le compositeur ne parle pas d'évolution, mais de changement de contexte. Il compare cela à un arbre qu'on plante dans un autre environnement. Mais les cocotiers préfèrent ne pas pousser dans la toundra. «C'est là que le créateur a besoin d'oreilles pour voir si ça va bien ensemble», rétorque-t-il.

1 *Instrument aborigène australien au son très grave.*